
M A N U S C R I T

LE JARDIN BRÛLÉ

de Juan Mayorga

traduit de l'espagnol par
Erwan Burel et Clara Chevalier Cueto

cote : ESP24D1360

année d'écriture de la pièce : 1996 - 1997
année de traduction de la pièce : 2024



Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international
de la traduction théâtrale ».

Prologue

Minuit sur le port. La jeune Bénét observe le reflet de la lune sur l'eau.

STATUE – Vous êtes nouvelle sur l'île.

Bénét se croyait seule. La voix de l'Homme Statue manque de l'effrayer. La statue représente un homme qui s'apprête à plonger dans la mer.

Vous n'êtes pas d'ici. Je connais tous les habitants de cette île. Tôt ou tard, ils passent tous devant mon piédestal. Ça les amuse de contempler le monstre.

Avec des mouvements de vieillard, l'Homme Statue descend du piédestal.

N'ayez pas peur de ma cicatrice.

BÉNET – Je ne vois pas de cicatrice.

STATUE – Vous plaisantez ?

Il pointe un doigt sur son visage, à la hauteur de sa lèvre. Bénét n'y voit pas de cicatrice. L'homme s'approche de l'eau et indique à la surface le reflet de son visage.

Vous la voyez maintenant ?

BÉNET – On la voit à peine, elle est très petite.

STATUE – Pas la peine de me consoler. Celui qui a fait ça a réussi son coup. (*Il se regarde dans l'eau*). Sans ces eaux, je pourrais penser que le temps ne passe pas. (*Il palpe les rides de son visage*). Mais le temps passe. (*Son regard se tourne vers le sommet de la colline*). Le docteur Garay fête bientôt son anniversaire. Vous lui transmettez mes félicitations ?

BÉNET – Vous connaissez Garay ?

STATUE – Il m'avait dit : « Si tu quittes le centre, tu ne vivras pas plus d'une heure ». Mais vous le voyez bien, je n'ai pas besoin de Garay. (*Il montre la casquette pleine d'argent au pied de son piédestal*). Je ne retournerai jamais à Saint Michel. (*Il regarde le reflet de sa cicatrice sur l'eau*). J'aurais pensé qu'avec les années, elle perdrait de sa profondeur, qu'elle disparaîtrait entre mes rides. Mais il n'y a pas d'autre vérité que celle des eaux du port. Ces eaux ne trompent pas : plus le temps passe, plus la cicatrice est forte.

BÉNET – Elle n'est pas laide. Elle vous fait comme un sourire.

STATUE – Mon sourire fait peur aux gens.

La statue marche vers le piédestal.

BÉNET – Vous avez vécu longtemps à Saint Michel ?

STATUE – Longtemps ? C'est drôle que vous me posiez cette question justement aujourd'hui : cette nuit j'ai rêvé qu'on mettait toute la cendre du jardin

dans un sablier. *(Il monte péniblement sur le piédestal)*. N'entrez pas dans le jardin avec Garay.

BÉNET – Vous étiez à Saint Michel pendant la guerre ?

Mais le vieil homme a repris sa pose de statue qui regarde vers la mer.

Comment vous appelez-vous ? Ça vous dirait de discuter un peu ?

La Statue ne réagit pas. Silence.

Si je vous invite à dîner, vous me parlerez de cette époque à Saint Michel ?

La Statue ne réagit pas. Silence.

Descendez de là, vous n'allez tout de même pas passer la nuit perché là-haut ? Vous devriez bouger, il commence à faire froid.

La Statue ne réagit pas. Silence.

Personne ne vous regarde, ça n'a pas de sens de jouer la statue si personne ne vous regarde.

Une fois convaincue qu'il est inutile de parler à la Statue, Bénet s'éloigne, un peu inquiète, sans la quitter des yeux, puis se retourne une dernière fois vers elle.

Je reviendrai demain.

UN

Midi dans le bureau de Garay. Il reçoit Bénét et l'invite à s'asseoir. La grande baie vitrée donne sur un jardin brûlé.

GARAY – Que me vaut cet honneur ? Depuis que vous êtes arrivée, nous n'avons eu que peu d'occasions d'échanger. Vous êtes-vous lassée de fouiller dans les archives ?

BÉNET – Disons que je m'octroie une pause pour vous souhaiter un bon anniversaire.

GARAY – Comment savez-vous que... ?

BÉNET – J'ai vu les préparatifs de la fête, j'ai posé la question et...

GARAY – Ah, oui.

BÉNET – Ai-je gâché la surprise ?

GARAY – C'est tous les ans le même cirque, un coup des garçons. Je vous jure que je n'y suis pour rien, je n'ai rien à fêter. Pourquoi est-ce que je célèbrerais une injustice pareille, la vieillesse ? La retraite me guette comme une ombre sinistre. Si l'âne que je suis veut encore tirer la charrue, pourquoi l'envoyer à l'abattoir ? Plus que deux ans et c'est la guillotine. Dites-moi ce que je suis censé faire une fois à la retraite. Traînesser matin et soir sur la promenade du port ? Ceci dit, je suis d'accord que tout dépend du point de vue. Votre génération arrive avec des idées nouvelles et, dans la vie, tout change. Même Saint Michel. Mais encore faut-il qu'un jeune veuille bien venir travailler ici. Je vous avoue que j'ai été surpris que quelqu'un comme vous, avec un tel parcours, nous choisisse pour faire son stage.

BÉNET – Ça vous a surpris ?

GARAY – Je me suis dit que c'était l'île qui vous attirait, que vous preniez ça comme un voyage de fin d'études. Cependant, ces satanées archives ne vous laissent même pas le temps d'aller à la plage. Et la ville, vous avez pu la visiter ?

BÉNET – Ces derniers temps, le soir, j'ai pris l'habitude d'aller faire un tour sur le port.

GARAY – Le port est sans intérêt. *(Il sort deux verres et sert du vin).* Goûtez-moi ça. Vous ne trouverez pas de meilleur vin sur l'île.

BÉNET – J'y ai rencontré un drôle d'oiseau : un homme statue.

GARAY – Un homme statue ? Ah bon ?

BÉNET – Quelqu'un qui a vécu ici il y a plusieurs années, m'a-t-il dit.

GARAY – Très intéressant. Et comment s'appelle-t-il ?

BÉNET – Pierrot Lila.

Étonnement de Garay.

Un surnom, sans doute.

GARAY – Certainement.

BÉNET – Mis à part ce surnom, j'en sais très peu sur lui. Quand je cherche à en savoir plus sur sa vie, il devient muet comme une carpe.

GARAY – Un ancien patient peut-être ?

BÉNET – Je n'ai pas trouvé de fiche sur lui dans les archives. Est-ce qu'il aurait pu être infirmier ? Quelqu'un de l'équipe de nettoyage ?

GARAY – Pierrot Lila ? Encore un farceur, sans doute. Cette île en regorge.

BÉNET – En tout cas, il semblerait qu'il s'en sorte plutôt bien. Sa casquette est toujours pleine de monnaie.

GARAY – On le paye pour rester immobile. L'humanité vit dans une telle agitation qu'elle est fascinée par quelqu'un qui ne court pas... Et donc vous vous promenez sur le port, le coin le plus sordide de l'île. La ville est vraiment charmante, croyez-moi. Vous ne préféreriez pas être logée là-bas ? J'ai du mal à croire que cette bâtisse vous soit agréable. La nuit, les cris des garçons...

BÉNET – Je trouve que c'est le meilleur endroit du monde pour dormir. À vrai dire, j'avais envie de connaître Saint Michel, coûte que coûte. C'est-à-dire, vous rencontrer. Me croiriez-vous si je vous disais que c'est grâce à vous que j'ai trouvé ma vocation ? Grâce à votre éthique.

Par un geste, Garay fait comprendre qu'il refuse tout compliment.

Tout le monde parle de vous comme d'un saint.

GARAY – Tout le monde me flatte le jour de mon anniversaire.

BÉNET – Je l'ai vu de mes propres yeux : vous leur consacrez toute votre existence.

GARAY – Je ne suis qu'un modeste guérisseur. Mais dites-moi : vous avez besoin de quelque chose ? Vous n'avez qu'à demander.

BÉNET – Au contraire, j'ai une dette envers vous. Vous m'avez tellement facilité la tâche... J'aurais aimé échanger avec les patients, comme je l'ai demandé la première fois... (*Elle ne laisse pas Garay l'interrompre*). Je sais, je sais que vous avez de bonnes raisons de ne pas me laisser approcher les malades.

GARAY – Je me réjouis que vous ayez enfin compris mon point de vue. Les garçons vivent dans un équilibre fragile, mais précieux, que je ne mettrais en péril pour rien au monde. C'est pour cette raison seulement que je vous ai reçue avec un peu de réticence. Mais vous avez été si respectueuse de notre façon de faire...

BÉNET – En fin de compte, ce n'est qu'un simple stage de fin d'études. Pas la peine de déranger les malades. Ce dont il s'agit vraiment, c'est d'entrer en contact avec le centre et, en guise d'exercice, de proposer des

stratégies pour le futur. Des vents nouveaux soufflent aussi sur la psychiatrie.

GARAY – La dictature est tombée et voilà que le pays entier s’empresse de vouloir changer de fond en comble. Vous savez bien que le nouveau régime a toute ma sympathie. Mais je crains qu’une telle impatience n’entraîne des décisions hâtives.

BÉNET – Il n’y a rien à craindre, tout ira pour le mieux. Saint Michel aussi. J’aimerais discuter avec vous de quelques propositions que je pense inscrire dans mon rapport. *(Elle sort un carnet)*. Je vais soumettre certaines modifications architecturales. *(Elle esquisse un plan de Saint Michel)*. Le gazon de la cour pourrait être replanté, et en ce qui concerne le mur... *(À travers la baie vitrée, elle indique un mur)*. Ce mur qui ferme la cour, qu’est-ce qu’il y a derrière ?

GARAY – Une vue sur le port.

BÉNET – Je serais d’avis qu’on l’abatte.

GARAY – Ouvrir le jardin ?

BÉNET – À mon sens, c’est une priorité. Tout comme construire un gymnase. Le pavillon numéro six semble être le lieu idéal.

GARAY – Nous devrions parler de ça plus calmement.

BÉNET – L’équilibre psychomoteur me semble être un objectif essentiel, surtout pour le groupe d’âge 55-75. Un horaire fixe et une activité concrète, assumer des responsabilités, c’est ce dont ces hommes ont besoin. J’imagine que vous serez d’accord avec moi pour dire que le travail est le premier facteur de socialisation. Qu’il doit être complété par une intégration dans les dynamiques locales. J’entends par là des groupes de volontaires qui accompagnent les malades en ville, les introduisent dans leurs familles... C’est un programme qui a été appliqué avec quatre-vingt pour cent de réussite en Allemagne...

GARAY – *(L’interrompant)* Je vois que vous prenez votre stage très au sérieux.

BÉNET – C’est le moins que je puisse faire pour Saint Michel. J’aime cet endroit. *(Pause)*. J’aimerais diriger Saint Michel.

GARAY – Dans ce cas, Saint Michel aurait de la chance. Votre CV est magnifique. Il est si bon que, lorsque la place sera vacante, vous changerez d’avis. Avec un tel parcours, vous aurez le choix entre les meilleurs hôpitaux du pays. Je suis convaincu que le moment venu vous demanderez une autre affectation...

Un bruit de voix et de mouvements l’interrompt. Garay et Bénét regardent par la baie vitrée. Bénét consulte sa montre.

BÉNET – Les horaires de ce centre m’étonneront toujours. Ils mangent quand ils veulent, dorment quand ils en ont envie, passent leur journée dans la cour...

GARAY – Le jardin.

Comme s'ils contemplaient l'intérieur d'un immense aquarium, Garay et Bénét observent l'arrivée des patients dans le jardin.

BÉNET – À quoi ressemblent-ils ?

GARAY – Vous avez entendu parler des anges ?

BÉNET – Certains sont âgés.

GARAY – De vieux anges.

BÉNET – J'en vois un qui est manchot.

GARAY – Le pauvre Nestor.

BÉNET – Une blessure de guerre peut-être ?

GARAY – Un accident.

BÉNET – En tout cas, vu son âge, cet homme a dû participer à la guerre. Il en parle ?

GARAY – Je ne l'ai jamais entendu prononcer un seul mot. *(Il abandonne la baie vitrée)*. Et si nous allions faire un tour ? Il y a sur la plage un endroit fort intéressant. Je connais un rocher où les coraux...

BÉNET – *(L'interrompant)* J'ai entendu dire que la répression a été très dure sur l'île.

GARAY – Pas plus que dans le reste du pays.

BÉNET – Mais n'est-ce pas particulier, une guerre civile sur une île ?

GARAY – Ne croyez pas tout ce qu'on vous raconte. Dans les guerres civiles, la peur fait grandir la menace : on prend l'ombre du poignard pour celle de l'épée. La canaille ne devient pas plus dangereuse, mais ton frère, lui, peut devenir ton pire ennemi du jour au lendemain. Par chance, cela fait plusieurs années que cette guerre est finie... Allez, je vous emmène faire un tour. Je vais vous montrer mes vignes, sur la colline.

BÉNET – *(Sans lever les yeux de la baie vitrée)* Dans d'autres centres, j'ai vu les soignants prendre toute une série de précautions : ils leur enlevaient les lacets des chaussures, leur interdisaient tout objet coupant... Ici, rien de tout ça ne semble nécessaire. Ces hommes ont l'air infiniment heureux.

GARAY – Je suis ravi de voir que c'est votre perception de Saint Michel.

BÉNET – Pas de tranquillisants ni de stimulants : vous ne croyez pas à la pharmacie.

GARAY – Nous refusons de les droguer. Nous n'en avons pas besoin.

BÉNET – Pourquoi les infirmiers ne sortent pas dans la cour avec eux ?

GARAY – Pour quoi faire ? À part les déranger...

BÉNET – Les déranger ? Vous pensez que les infirmiers sont un dérangement ? C'est pour ça que vous ne demandez pas plus de personnel ? Je suis surprise qu'une si petite équipe arrive à maîtriser autant de monde.

GARAY – Ils sont peu nombreux, mais ce sont tous de bons praticiens, très attachés à Saint Michel. Allons nous promener dans mes vignes. Vous ne pouvez pas refuser, c'est mon anniversaire. Pas de travail aujourd'hui.

Il l'invite à sortir. Mais Bénét, une fois de plus, se tourne vers la baie vitrée.

BÉNET – Il n'y a rien dans la cour.

GARAY – Vous voudriez la voir remplie... ? Remplie de quoi ?

BÉNET – Ça manque de... C'est très important pour eux d'avoir des repères spatiaux, de compter sur...

GARAY – Oui ?

BÉNET – Ils sont comme des ombres qui flottent dans le vide.

GARAY – Des ombres dans le vide ?

BÉNET – Pourquoi est-ce qu'on ne les habitue pas à côtoyer des gens ? Ils sont tous irrécupérables ? Mes professeurs m'ont toujours dit que notre mission est de faire en sorte que des hommes comme celui-là réintègrent la société. (*Elle indique un patient, de l'autre côté de la vitre*).

GARAY – Vous n'appréciez pas ma gestion de Saint Michel.

BÉNET – Votre exemple éthique m'a toujours touchée. Vous êtes resté à la tête de l'hôpital pendant la guerre, vous n'avez jamais abandonné les malades...

GARAY – Mais vous n'aimez pas ma façon de diriger Saint Michel. Malheureusement pour vous, je suis encore trop jeune. Vous devrez attendre ma retraite.

Il l'invite à sortir.

En tant que médecin, je me permets de vous recommander quelques jours de plage. N'importe qui serait perturbé après être resté si longtemps dans ces archives poussiéreuses. Et maintenant, si vous me permettez, je vais m'octroyer un moment de solitude. Vous verrai-je à ma fête d'anniversaire ?

BÉNET – Votre fête devra attendre.

Bénét tend à Garay un télégramme. Garay le lit.

Hier j'ai téléphoné à vos supérieurs. Je leur ai fait un rapport détaillé sur le fonctionnement du centre.

GARAY – Je vois que vous avez bien profité de notre hospitalité. Nous vous avons reçue comme une amie et...